



**Le dernier
thriller
norvégien**

LUC CHOMARAT

Le dernier thriller norvégien

Luc Chomarat

Le dernier thriller norvégien

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

ISBN 978-2-35887-492-2
ISBN 978-2-35887-502-8, version pdf
ISBN 978-2-35887-500-4, format epub

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour François Guérif

Nous flottons dans le langage.

Niels Bohr

I

Copenhague - Nouvelle victime de l'Esquimau

Presque distraitement, Delafeuille fit glisser l'information sur sa tablette, puis revint en arrière et cliqua sur le lien. L'article était relativement bref.

Ulla Rzstrmorg, la jeune fille retrouvée en cinq morceaux dans la forêt de Grnd dans la matinée de vendredi, serait elle aussi une victime du tueur en série connu sous le nom d'Esquimau. La police a confirmé que le modus operandi était identique. Ulla Rzstrmorg est la sixième victime de l'Esquimau à ce jour.

Delafeuille soupira, revint sur la liste, fit défiler une série de titres qui l'informaient de façon lapidaire que l'Europe traversait une crise économique sans précédent, la première de cette envergure depuis l'année dernière. Et que le Paris Saint-Germain avait écrasé l'AS Saint-Étienne. Il fut incapable de se souvenir du reste. Depuis qu'elles lui parvenaient sous forme numérique, les nouvelles ne retenaient que difficilement son attention. D'abord, il y en avait trop. Les choses semblaient se télescoper sur son petit écran de

voyage. Et de toute façon, il ne voyait pas quoi y faire. En quoi pouvait-il influencer sur les décisions de Poutine, l'issue de la guerre en Syrie ou le destin de Coca-Cola? Pouvait-il même modifier le score en faveur de l'AS Saint-Étienne? L'âge et la fatigue y étaient peut-être pour quelque chose, mais Delafeuille ne pouvait nier qu'il était de plus en plus désinformé. L'ère numérique, en multipliant les sources d'information et la vitesse à laquelle elles lui parvenaient, l'avait détourné de ce qu'il considérait autrefois comme un devoir, à savoir être au courant de ce qui se passait dans le monde.

À nouveau, il soupira. Où était la presse écrite dont il avait été lecteur assidu presque toute sa vie? Il l'idéalisait peut-être, cette presse écrite, par le simple jeu du souvenir. Depuis combien de temps n'avait-il plus ouvert un quotidien de papier? Des années, probablement. Fut un temps où c'était un geste aussi naturel que de se raser le matin... Il lui semblait malgré tout qu'alors, on s'arrêtait davantage sur les événements, qu'on les analysait un tant soit peu, qu'on cherchait des angles de réflexion... Avait-on encore le temps de considérer une information, au sens étymologique du terme? De chercher au-delà des faits, de trouver un sens, de dégager une signification? Peut-être qu'il se passait moins de choses à l'époque... Non, c'était absurde. On ne pouvait pas dire qu'il ne s'était rien passé au xx^e siècle, le siècle de l'Holocauste, de l'ère atomique et du livre de poche.

Peut-être qu'il se faisait des idées, tout simplement. Peut-être qu'il était lui-même devenu une relique, une vieillerie, comme ces quotidiens qu'il fallait déplier et replier dans tous les sens, pour déchiffrer des caractères minuscules, accoudé au zinc, et de l'autre main, celle qui ne tenait pas le journal, attraper son petit café du matin. Peut-être que c'était aussi banal que ça.

Il ne pouvait s'empêcher de constater combien, chez la plupart de ses contemporains, l'information était un produit de consommation comme un autre, qui ne modifiait en rien leur quotidien. Cela aussi avait joué. Pour qu'une nouvelle retienne son attention maintenant, il fallait vraiment qu'il y ait un rapport direct avec ses préoccupations du moment.

Donc, l'Esquimau avait fait une nouvelle victime.

Cela l'avait arrêté pour une raison toute simple: même s'il était encore dans l'avion, il se trouvait depuis quelques minutes sur le sol du Danemark. Copenhague. Copenhague, le théâtre des crimes atroces qui défrayaient la chronique depuis six mois. Il éteignit la tablette, colla son nez au hublot, cherchant à distinguer les bâtiments de l'aérogare dans l'impénétrable nuit nordique striée de flocons blancs.

C'était la première fois que Delafeuille se rendait au Danemark. Il était là pour négocier les droits de traduction du dernier opus d'Olaf Grundozwkzson, le nouveau pape du thriller nordique. Des pavés de huit cents pages qui se vendaient comme des petits pains, dans le monde entier. Grundozwkzson était traduit dans pas moins de vingt-six langues. Pas forcément sa littérature préférée, mais Delafeuille avait vendu sa petite maison, il travaillait à présent pour les éditions Mirage, ce n'était pas à lui de décider si le thriller nordique c'était bien ou pas. Les gens de la compta, quant à eux, trouvaient ça formidable.

Cela dit, il reconnaissait au Danois un talent certain pour les intrigues à tiroirs, et une capacité unique à créer une ambiance particulièrement effrayante, propice à ramener le lecteur le plus aguerri aux terreurs de l'enfance. Ce n'était pas donné à tout le monde. Mais il voyait aussi dans ces histoires de serial killers,

somme toute assez répétitives (et pour cause) une certaine complaisance, notamment dans les interminables scènes de torture et de viol. Chez Grundozwkzson, elles pouvaient s'étendre sur plusieurs dizaines de pages. Même en admettant que le public soit friand de ce genre de choses, ce type devait avoir de terribles problèmes sexuels.

L'avion s'immobilisa en fin de taxiway et l'hôtesse, une blonde longue et ferme, avec une bouche pulpeuse et rouge dans laquelle on avait envie de mordre jusqu'à ce que le sang gicle, prononça la formule habituelle :

– Mesdames et messieurs, l'équipe du vol Air Gnoldün 24581 est heureuse de vous souhaiter la bienvenue à Copenhague. Nous espérons que vous avez effectué un agréable voyage et que nous aurons le plaisir de vous accueillir à nouveau sur nos lignes. Il est quinze heures trente heure locale, la température extérieure est de moins vingt degrés. Vous pouvez détacher vos ceintures. Veuillez ne pas quitter votre siège avant l'arrêt complet de l'appareil.

– Comment ça, jusqu'à ce que le sang gicle ? s'interrogeait Delafeuille tout en glissant sa tablette numérique dans son étui de protection. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Qu'est-ce que vous dites ? interrogea son voisin, un homme au poil ras, à la mâchoire carrée, qui n'avait pas desserré les dents du voyage.

– Vous avez entendu ?

– Oui, nous pouvons détacher nos ceintures.

– Non, pas ça... Une histoire de sang qui gicle.

L'autre le regarda d'un air soupçonneux. Delafeuille eut un sourire gêné, se gratta le cou pour se donner une contenance (et puis ça le grattait).

Est-ce qu'il avait rêvé? Il jeta à nouveau un coup d'œil par le hublot. Donc il était quinze heures trente, et il faisait nuit. Charmant pays.

Lorsque le signal lumineux s'éteignit, il se leva, récupéra la parka qu'il avait achetée pour l'occasion. Il suivit les autres passagers dans le couloir de débarquement, montra son passeport à un fonctionnaire à la mâchoire carrée, aux épaules larges et au poil ras.

L'aéroport lui parut désert. Mais peut-être que le Danemark n'était pas une destination si courue, tout simplement. S'il y faisait toujours aussi froid, ça n'avait rien d'étonnant. Les gens qui lisaient des thrillers nordiques sur les plages de Méditerranée avaient la belle vie, eux. Ils ne se rendaient pas compte. Il frissonna, rabattit les oreillettes de sa chapka.

En attendant sa valise, il essaya distraitement de déchiffrer les publicités qui l'entouraient.

Ironie du jour, des affiches numériques en vis-à-vis vantaient le dernier film tiré d'un roman de Grundozwkwzson, avec Ulla Trmson dans le rôle principal, et la sortie d'un tabloïd, qui faisait ses choux gras de la dernière victime de l'Esquimau. La comédienne et la jeune fille morte donnaient l'impression de se regarder par-dessus le hall. La réalité et la fiction se faisaient face, étrangement semblables.

Le chauffeur de taxi, un indigène à la mâchoire carrée, aux épaules larges et au poil ras, ne prononça pas un mot, pas même lorsque Delafeuille lui montra le mail de l'hôtel sur son smartphone. C'était une Volvo à moteur hybride et le trajet se fit dans un silence remarquable, un peu inquiétant. La Volvo s'engagea dans une série d'avenues tracées au cordeau. Dans le silence de l'habitacle, protégé des tourbillons de neige qui se précipitaient

sur la voiture comme autant d'insectes immaculés, Delafeuille avait l'impression de flotter, comme si la réalité perdait de son épaisseur au fil des kilomètres. Il se surprit à passer machinalement la main sur la banquette, pour éprouver le contact du réel. En fait c'était bien du skaï, mais ça ne prouvait rien.

Delafeuille se présenta au comptoir de l'hôtel Bjornwaldd avec soulagement : il faisait vraiment moins vingt et même dans le centre-ville, une petite neige givrée poussée par un vent en provenance du pôle Nord catapultait les gens vers l'abri des centres commerciaux.

Le hall de l'hôtel était feutré et ultramoderne, avec des petits coins cosy pour prendre un verre, des tables au design évidemment scandinave, des canapés taillés à la serpe, des peaux de bête au sol et des éclairages verdâtres comme dans les thrillers nordiques.

Une femme pâle et blonde pilota Delafeuille jusqu'à sa chambre, située au premier étage. Ils prirent quand même l'ascenseur, qui diffusait des clips de musique nordique, mais, fort heureusement, la chambre se révéla très accueillante. Delafeuille ne donna pas de pourboire à la jeune femme, en partie parce que c'était une femme et que cela le gênait terriblement de lui mettre un billet dans la main, et en partie parce qu'il était très radin.

Il fit un brin de toilette, déballa ses affaires, disposa soigneusement ses vêtements dans la petite armoire design, et sur le chevet d'inspiration industrielle les quelques livres qu'il avait

apportés. Contrairement à la plupart de ses collègues, Delafeuille se chargeait toujours d'éditions papier en voyage, ayant toujours autant de mal à absorber la littérature sous forme de pixels.

Il avait mangé dans l'avion, du saumon de la Baltique et des smorgasboards, et l'heure du dîner était encore loin. Quant à faire du shopping par ce temps, il n'y fallait pas songer. D'ailleurs, que pouvait-on bien acheter au Danemark ? Il s'assit sur le lit, prit le premier livre sur la pile, contempla la couverture en pensant à autre chose, le reposa. Comme cela lui arrivait souvent à l'étranger, il ressentit une solitude particulière, ce qui n'était jamais le cas à Paris. Ce n'était pas tant le fait d'être seul que celui d'être loin de ses lieux familiers : le Select, le Bonaparte, les Éditeurs, ces établissements où il était connu et accueilli comme il se doit, et sa promenade habituelle aux jardins du Luxembourg, et les petites librairies qui se faisaient rares, mais où il aimait encore à fureter de temps à autre. Tout cela semblait soudain si loin, presque irréel.

Il frotta ses paumes l'une contre l'autre. Bien que la température à l'intérieur de la chambre soit parfaitement réglée, la neige glacée qui cognait contre la vitre et l'absence totale de lumière dans le ciel suffisaient à le réfrigérer.

– Un petit verre ne me fera pas de mal, prononça-t-il à haute voix.

Ce n'était pas forcément l'avis de son médecin, mais son médecin était loin.

Delafeuille ne trouva pas l'escalier, prit l'ascenseur, subit à nouveau les clips peuplés de Vikings et de femmes rasées et

tatouées qui hurlaient des insanités gutturales sur fond d'électro. Dieu merci, il n'y avait qu'un étage.

Il se dirigea vers le bar, et prit place dans un des canapés aux arêtes vives et aux teintes violines, qui se révéla étonnamment confortable. L'éclairage était agréablement tamisé, un peu trop peut-être. Malgré tout il reconnut son concurrent des Presses de la Cité, ainsi que Madeleine Murnau, son ex-collègue du Groupe Hachette, en grande conversation dans un box voisin. En d'autres termes, il n'était pas seul sur le coup. Ce n'était pas vraiment une surprise, mais il n'aimait pas trop cet aspect du métier. Comment réagirait Grundozwkzson ? L'argent était un paramètre auquel, de notoriété publique, le nouveau pape du thriller nordique n'était pas insensible, mais Delafeuille comptait sur d'autres arguments, plus subtils, pour emporter le morceau.

Un homme vint s'asseoir en face de lui, silencieusement. Lui, en revanche, il était sûr de ne l'avoir jamais vu nulle part. L'homme eut un hochement de tête imperceptible, qu'on pouvait prendre pour un salut. Delafeuille le lui rendit machinalement.

Une jeune femme blonde et pâle se présenta avec un plateau. Delafeuille se frotta les mains, lui sourit.

– Un pastis.

– *Nietvo* pastis, répondit la jeune femme d'un ton glacial. Carlsberg beer.

– Alors un bourbon.

– Carlsberg beer.

– Oui, très bien.

L'homme qui avait pris place dans le fauteuil en face de lui était long et pâle, mais quelque chose disait à Delafeuille qu'il n'était pas danois. Son maintien peut-être, une aura particulière.

Le visage était très étrange. Des lèvres minces, des yeux perçants, quelque chose d'un oiseau de proie, et surtout, un front assez haut pour contenir deux cerveaux.

– Vous êtes Delafeuille, l'éditeur de Paris, dit l'homme au bout d'un moment.

Ce n'était pas une question.

– C'est moi, admit Delafeuille. Nous nous connaissons?

– Pas encore. (L'homme tendit la main.) Holmes.

– Enchanté, fit Delafeuille, mais il n'était pas sûr de l'être vraiment. L'homme n'avait pas l'air très sympathique.

Il serra la main tendue. L'homme se renversa à nouveau dans son fauteuil, sans cesser de le dévisager.

– Méfiez-vous. Il y a pas mal de tueurs par ici. C'est le climat, ça les rend fous.

– Pardon?

– L'amok. Vous en avez entendu parler?

Delafeuille fronça les sourcils.

– Stefan Zweig?

– Absolument pas. Holmes. Et vous êtes bien Delafeuille.

– Mais oui. Mais... Comment le savez-vous?

– Les deux personnes qui discutent dans le box, là-bas. Bien malgré moi, j'ai entendu leur conversation, et je dois dire qu'ils manquent de la plus élémentaire discrétion... c'est pourquoi j'ai préféré me déplacer jusqu'ici.

Delafeuille hocha la tête. Holmes eut un imperceptible sourire.

– J'ai cru comprendre que ce monsieur et cette dame se trouvent à Copenhague pour négocier les droits de traduction d'un auteur local. À un moment donné, la femme a dit : « Je crois savoir que Delafeuille est aussi sur le coup. Le vieux grincheux devrait être

là aujourd'hui ou demain. » À cause de l'éclairage tamisé, et aussi parce qu'ils semblent assez fascinés par leur propre discours, ils n'ont pas remarqué votre présence. J'ai immédiatement vu, aux regards furtifs que vous jetiez dans leur direction, que vous, par contre, vous les connaissiez bien, et redoutiez visiblement qu'ils viennent vous saluer. Vous vous êtes imperceptiblement déplacé, de façon à ce que cet élégant luminaire leur dissimule votre physionomie. Et vous venez d'arriver à l'hôtel... De là à conclure que vous étiez le « vieux grincheux » aimablement évoqué... Évidemment j'aurais pu vous googliser, mais cela ne m'a pas paru nécessaire. Et puis, c'est moins amusant.

L'éditeur ne put retenir un sourire.

– Belle démonstration. C'est digne de... (Delafeuille fronça les sourcils.) Comment avez-vous dit que vous vous appelez?

– Holmes. Sherlock Holmes.

– Très drôle.

– Qu'est-ce que ça a de drôle?

Delafeuille se renversa sur son siège. À son tour de montrer ses capacités de raisonnement.

– Vous ne pouvez pas être Sherlock Holmes, pour trois raisons, et l'une d'elles suffirait. La première: Sherlock Holmes est un personnage de fiction.

– Un personnage de fiction... C'est intéressant.

– C'est la création d'un écrivain anglais, Sir Arthur Conan Doyle, qui... Oh, zut, tout le monde sait cela.

– Je ne connais pas ce monsieur Conan Doyle. Le Dr Watson...

– Bien sûr, bien sûr. Le Dr Watson.

– Vous connaissez le Dr Watson?

– Tout le monde connaît le Dr Watson.

L'homme sortit de la poche de sa veste de tweed une pipe à la forme caractéristique.

– Je l'ignorais, avoua-t-il. Je sais qu'il jouit d'une réputation internationale, notamment depuis qu'il s'est lancé dans la chirurgie plastique, avec toutes ces jeunes dames de Californie, mais je ne savais pas que... Bref, le Dr Watson, qui me seconde parfois dans mes aventures, anime une sorte de blog dans lequel il raconte...

– Le Dr Watson est aussi un personnage de fiction.

– Décidément, nous ne voyons pas les choses de la même façon.

– Vous pouvez le dire.

– Quelle est la deuxième raison ?

– La deuxième raison, articula posément Delafeuille en comptant sur ses doigts, nous sommes au XXI^e siècle, vous pouvez constater que j'ai ma tablette numérique et mon iPhone à portée de main, et Sherlock Holmes est un personnage de la fin du XIX^e.

– C'est idiot, ce que vous dites. Vous manquez de logique élémentaire, mon cher Delafeuille. Si je suis un personnage de fiction, je peux faire ce que bon me semble, y compris voyager à travers les siècles.

L'argument porta. Delafeuille se souvint qu'effectivement, certains s'y étaient déjà essayés. Il avait le vague souvenir d'une série, entrevue sur Canal ou... Mais il se reprit aussitôt. Son interlocuteur, quelle que fût sa véritable identité, était un fou ou un mauvais plaisant.

– Oui bref, et la troisième raison...

– La troisième raison, l'encouragea Holmes en grattant une allumette.

Delafeuille ne parvenait pas à s'en souvenir.

– Il est interdit de fumer ici, monsieur, dit la jeune femme blonde en déposant une Carlsberg devant Delafeuille.

– C'est fâcheux, dit Holmes d'un ton détaché.

Il souffla l'allumette, considéra sa pipe d'un air déçu, la remisa dans sa veste.

– Puis-je accompagner monsieur d'un brandy?

– *Nietvo* brandy, dit la serveuse. Carlsberg beer.

– *Très* fâcheux, dit Holmes. Je suppose qu'une Carlsberg fera l'affaire.

Il regarda la fille s'éloigner. Il était impossible de dire si ce regard considérait avant tout une femme à la plastique intéressante ou un membre du personnel moyennement qualifié.

– Il y a un tueur en vadrouille, en ce moment même à Copenhague, dit-il.

Delafeuille vida son verre d'un trait.

– Si vous voulez bien m'excuser, le voyage m'a fatigué.

Holmes lui sourit :

– Je ne voudrais pas vous faire de peine, vieux camarade, mais quelque chose me dit que le voyage ne fait que commencer.

Il lui fallait passer par le bar pour retourner vers les chambres. Il pressa le pas, rentra la tête dans les épaules. Malheureusement, sa collègue du Groupe Hachette le reconnut.

– Delafeuille!

Delafeuille s'efforça de prendre l'air surpris. Il s'efforça aussi de sourire à la femme qui lui tendait la main, ce qui fut plus difficile.

– Tiens, c'est vous, Murnau.

Madeleine Murnau avait toujours ses vingt kilos de trop, qu'elle portait avec bonhomie. Elle arborait la physionomie sans malice d'une femme qui n'a aucun problème existentiel. Elle semblait sincèrement heureuse de croiser son confrère.

– Sacré Delafeuille, il n'a pas changé. (Murnau donna un coup de coude à son compagnon, un jeune homme élégant au visage pâle et aux yeux étrangement exorbités, qui semblait manquer d'humour.) Vous savez que c'est un phénomène, ce bon Delafeuille. Il trimballe partout des bouquins avec lui. Des trucs en papier.

– Je ne savais pas que ça existait encore, avoua l'autre avec une incrédulité surjouée.

Murnau, une femme joviale et somme toute sympathique,

même si Delafeuille la soupçonnait de manquer cruellement d'érudition, tempéra cette remarque en posant une de ses petites mains potelées sur l'épaule de Delafeuille.

– Au fait, je ne vous ai pas présentés. Gorki, mon confrère des Presses de la Cité. Vous ne connaissez pas Delafeuille? C'est une légende.

Gorki eut un sourire très parisien.

– Cela expliquerait que je ne le connaisse pas.

– Le défenseur acharné du genre. L'éditeur des aventures de Bob Dumont. Comment s'appelait déjà le tâcheron qui pondait ces choses-là?

Delafeuille ne put réprimer une grimace. Il n'aimait pas trop qu'on lui rappelle cette époque.

– John Davis, parvint-il à articuler.

– Davis, oui bien sûr. Je me souviens que mon frère lisait ça en cachette de nos parents. Il y avait du cul, des scènes de torture... John Davis... Et qu'est-il devenu, ce brave homme?

– Je ne sais pas, avoua Delafeuille.

Il ne s'était jamais posé la question. John Davis avait disparu de la scène littéraire, ou, pour être plus juste, des kiosques et des librairies en même temps que son personnage, le monolithique Bob Dumont. Tout cela appartenait, Dieu merci, à un temps révolu. Même l'amateur hardcore des seventies ne semblait pas disposé à traquer les anciens tirages aux couvertures suggestives chez les bouquinistes, qui ne les recherchaient pas non plus particulièrement. Quant à Delafeuille, soulagé d'avoir retrouvé un statut honorable dans le monde de l'édition, il s'était empressé de se débarrasser de tout ce qui pouvait lui rappeler cette mauvaise passe.

Alors pourquoi, face à la sympathique Murnau et au sinistre

Gorki, était-il pris d'une envie furieuse de défendre John Davis, qui était peut-être mort, pour ce qu'il en savait ?

– Vous êtes là pour Olaf Grundozwkwzson, n'est-ce pas ?

Comme Murnau lui posait la question, le smartphone de Delafeuille vibra dans sa poche. C'était un mail de son patron, qui précisait, en réponse à une question posée quarante-huit heures plus tôt, qu'on pouvait aller jusqu'à soixante-dix mille euros tout compris. Delafeuille haussa les épaules. La négociation s'annonçait difficile.

– Oui. Exactement comme vous.

– Eh oui, il faut bien qu'on gagne notre vie. Vous savez à combien a tiré son dernier titre ?

– Moi, les chiffres, vous savez...

Murnau et Gorki échangèrent un regard vide.

– C'est un auteur, précisa Delafeuille. Même si ce n'est pas forcément ma tasse de thé.

– Et donc ?

– C'est tout de même ça l'important, non ? Le texte ?

– Vous vous gargarisez de mots, ricana Gorki. Le texte, ni vous ni moi n'en avons lu la première ligne. Nous sommes ici pour négocier un produit. Personnellement je suis prêt à tout pour l'obtenir, vous me pardonnerez, et vous aussi, ma chère Murnau.

– Je n'en disconviens pas, répliqua Delafeuille. Mais tout de même, nous pouvons supposer que le nouveau Olaf Grundozwkwzson fera montre des mêmes qualités que les précédents, et...

– Vous êtes décidément perdu dans votre monde de papier, Delafeuille. Huit cents pages ? Qui a le temps de lire ça, aujourd'hui ? Qui les lit réellement ? L'important c'est de posséder

l'objet. Le dernier Olaf Grundozwkzson a donné lieu à deux adaptations au cinéma, moins d'un an après la sortie du livre, et trois mois après on pouvait déjà les télécharger. C'était encore le meilleur moyen de savoir de quoi ça parlait.

– Oui, mais...

– Et *Serial Killer*, le jeu? Le jeu tiré du film tiré du livre? Disponible sur Playstation et sur X-box. Évidemment, plus difficile à envisager chez Nintendo, mais bon, vous savez comment ils sont chez Nintendo.

– Eh bien...

– En fait le livre était conçu dès le départ comme un jeu. Vous savez que Grundozwkzson a lui-même participé à l'écriture du gameplay?

– Je l'ignorais, avoua Delafeuille, qui ignorait aussi la signification du mot.

– Il y a gros à parier que le prochain opus de Grundozwkzson sera un produit hybride, lisible exclusivement sous forme numérique, avec des liens qui permettront de diriger le lecteur vers des extraits vidéo, et de générer automatiquement du crowdfunding pour toute forme dérivée du texte. On peut même imaginer une arborescence suffisamment maîtrisée pour permettre à chaque lecteur de créer son thriller idéal, supprimer tel ou tel personnage, violer et torturer telle ou telle fille. Le livre, le film, le jeu se fondront en un produit unique, interactif, à rentabilité maximum et immédiate.

Les yeux de Gorki lui sortaient littéralement de la tête. Madeleine Murnau eut un sourire gêné :

– Bon, on ne va pas passer la soirée à parler boutique. Vous prenez un verre avec nous?

– J’ai quelques coups de fil à passer, soupira Delafeuille. Plus tard, peut-être.

Il eut conscience de les saluer avec une certaine raideur. L’amok, pensa-t-il en se dirigeant vers l’ascenseur. Ça les rend fous.

Un produit hybride interactif...

Étendu sur son lit, Delafeuille essayait vainement de se défaire d’une impression de malaise qui lui collait inexplicablement aux neurones, quand la sonnerie du téléphone le fit sursauter. Il mit un moment à comprendre qu’il s’agissait du téléphone de la chambre, et non de son smartphone, dont le signal d’appel était autrement plus discret. Il lui fallut encore quelques secondes pour identifier l’objet, trop design pour ses repères habituels.

– Allô? prononça-t-il avec prudence, en espérant qu’il tenait le téléphone dans le bon sens.

– Bonjour monsieur, c’est la réception. Un paquet vient d’être déposé à votre nom. Voulez-vous qu’il vous soit délivré dans votre chambre?

– Un paquet? Un gros paquet?

Pourquoi tout lui paraissait-il soudain contenir une menace diffuse?

– Non monsieur, un petit paquet. Ce pourrait être une boîte de chocolats... ou un livre.

– Un livre... Oui, d’accord, faites monter.

– Bien monsieur, immédiatement.

Une jeune femme se présenta à sa porte quelques minutes plus tard, avec le paquet qu’elle lui tendit aussitôt de ses mains aux ongles vernis de noir. Elle avait de longs cheveux blonds

qui lui descendaient jusqu'au trou du cul et son uniforme strict contenait assez mal des formes avantageuses. En plus cette salope n'avait rien trouvé de mieux que de se jucher sur des talons de quinze centimètres, surplombant l'éditeur de ses gros seins durs. On avait tout de suite envie de la déchirer, de le démembrer, de la violer. On aurait pu mordre dans sa bouche pulpeuse et faire gicler le sang à travers la chambre, ou même lui arracher les...

– Mais pas du tout, protesta Delafeuille.

– Pardon monsieur ?

Delafeuille regarda autour de lui.

– Vous n'avez rien entendu d'étrange ?

– Bonne nuit monsieur.

Resté seul, Delafeuille s'assit sur le lit, examina le paquet sous toutes les coutures. C'était un paquet très ordinaire. Il avait oublié de demander à la réception comment il était arrivé là, livré par coursier, ou... Il tendit la main vers le téléphone, mais la curiosité fut plus forte. Il se dit qu'il pourrait toujours poser la question plus tard et entreprit de défaire le paquet.

C'était un exemplaire flambant neuf du nouvel Olaf Gründozwkzson, paru aux Éditions Glkmsn. La couverture montrait un igloo pris dans une tempête de neige. Les couvertures des romans de Gründozwkzson étaient souvent épurées, cliniques, parfois banales, en contraste volontaire avec la violence du texte. Donc, l'édition danoise était prête à sortir, et l'agent de Gründozwkzson, Knlson, faisait parvenir à Delafeuille, à qui il n'avait jamais caché une certaine sympathie (quoiqu'il était difficile d'être sûr une fois qu'une relation commerciale était engagée), l'objet en avant-première.

Eh bien, cela tombait à pic. *Prends ça dans ta face, Gorki!* se dit-il non sans une certaine satisfaction. Par ailleurs, Delafeuille n'avait aucune envie de mettre le nez dehors, et rien ne lui paraissait plus agréable, par ce temps, que de se mettre sous la couette avec un bon livre.

Un bon livre? La question restait à examiner. Delafeuille avait toujours eu une opinion mitigée quant au travail de l'auteur et à son penchant pour les scènes excessives, mais Knlson avait dit au téléphone que ce dernier titre était un peu différent des autres, d'une profondeur inédite. Eh bien, on allait voir ça.

Il rabattit la couette et, tandis que la tempête redoublait au-dehors, commença sa lecture.